

tour quadrangulaire. Au fond de la vallée, à l'O., est une citerne de 10 m. de long sur 6 m. 50 de large en pierres massives, dont la paroi méridionale est seule intacte.

De Béthel, on descend vers (15 m.) un puits d'eau excellente (*Ain-abou Khachabé* de la carte de Caillé?), puis, à travers une plaine un peu moins pierreuse que celles que nous avons traversées précédemment, on arrive à (40 m.)

Biroth, *auj. Birèh* (le puits), bourg habité par 700 à 800 musulmans et quelques familles chrétiennes. Il faisait partie des villes chananéennes occupées par les Gabaonites, et qui, par une ruse de guerre, échappèrent à la vengeance des Hébreux (Josué, x). Depuis les croisades, on l'a souvent confondu avec le village de Mekhmas (*Machmas*) situé à 2 kil. à l'E.

Outre les ruines de deux citernes placées près d'une fontaine arabe d'une physionomie pittoresque, *Birèh* offre un souvenir intéressant des croisades : c'est une église qui, d'après le cartulaire du Saint-Sépulcre, fut terminée en 1146 avec l'hôpital qui en dépendait. « Elle forme, dit M. de Vogüé, un carré long de 32 m. sur 18, terminé par 3 absides en cul-de-four. Comme à Sainte-Anne de Jérusalem, les arcs-doubleaux reposaient sur des pilastres interrompus avant d'arriver à terre, et étaient reliés aux murs par des consoles. Le mur du N. et les trois absides sont encore debout; on voit en outre une pierre tombale, ornée d'arcatures, qui est du temps de la construction et qui a dû recouvrir les restes de quelque chevalier croisé. »

Au delà d'El-Birèh le chemin traverse un plateau aride et entre (30 min.) dans un vallon nu et triste. A droite de la route, quelques ruines (anciens réservoirs, débris d'arcades et tombeaux) rappellent par leur nom d'*Atara* l'antique *Hataroth*, qui marquait la frontière d'Éphraïm et de Benjamin (Josué, vi, 2, 5; xviii, 13). Au

débouché du vallon, on entre (25 min.) dans une plaine plus cultivée, ayant à droite le village de *Kalendièh*, et bientôt à gauche, sur une petite hauteur, (10 min.) **Er-Ram**, l'antique *Ramah* de Benjamin (Jos., xviii, 25), placé entre Gabaon et Biroth, à 6 milles romains au N. de Jérusalem, selon Eusèbe. C'est un pauvre hameau, avec quelques pierres antiques, qui ne mérite pas de nous détourner de notre route. On rencontre bientôt (10 min.) un khan ruiné appelé *Khoraièb er-Ram*, puis (20 min.) le point de jonction de la route de Jérusalem à Ramlèh, par el-Djib et le wadi Suleïman. On s'élève ensuite (20 min.) sur un monticule nommé *Toleil el-Foul* (le monticule des Fèves), où l'on trouve quelques ruines informes et d'où on a une vue assez étendue vers l'E., du côté de la vallée du Jourdain. A l'O. se montrent le village de *Beit-Hanina*, et plus loin, sur le sommet d'une montagne, la mosquée de *Nébi-Samwil*. Le *Toleil el-Foul* marquerait, selon Robinson, la position de *Gabaa* ou *Gibea* de Benjamin, célèbre par l'histoire atroce du lévite d'Éphraïm (Juges, xix, 14-30), et qui fut plus tard la résidence de Saül (I, Sam., x, 26; xi, 4; xv, 34). Josèphe, racontant la marche de Titus sur Jérusalem, place *Gabaa* à 30 stades au N. de la ville.

Arrivé à (25 min.) *Chafat*, on commence à apercevoir Jérusalem, et bientôt (10 min.) du plateau du *Scopus* on voit se dérouler la ville tout entière avec la haute coupole de la mosquée d'Omar, la tour de David et le dôme du Saint-Sépulcre. Cette première vue est d'un effet saisissant. Un *tell*, situé vers l'E., et qui porte quelques ruines, répondrait, selon M. Porter (*Handbook*, p. 324), à l'emplacement de *Nob*, dont Saül massacra les habitants pour se venger du crime supposé d'Abimélech (I, Rois, xxii). Mais le voyageur a hâte d'arriver à la cité sainte; il laisse à gauche (25 min.) les tombeaux des

les Templiers la fortifièrent pour protéger les pèlerins au passage de la Petra-Incisa, où Baudouin Ier lui-même avait été blessé en 1103. La forteresse fut le dernier point de la Palestine occupé par les croisés, puisque les Templiers ne l'abandonnèrent qu'en 1291, quelques semaines après la perte de Saint-Jean-d'Acre.

ROUTE 140.

DU CARMEL A JAFFA,

PAR CÉSARÉE

(17 à 18 h. — On campera à Tantourah ou à Moukhalid.)

En quittant le couvent du Carmel, on descend à l'extrémité du promontoire, que l'on contourne pour se diriger au S., en suivant le rivage. On rencontre (1 h.) un puits antique, et un peu plus loin, sur un petit monticule, quelques ruines qui portent le nom de *Tell-Knighèh*, ou *Koneighèh*, dans lesquelles M. Guérin (*De ora Palestina*, p. 26-30) reconnaît le *Capharnaüm* mentionné entre Dora et Caïpha par les historiens des Croisades. C'est par une erreur évidente que Kiepert y a placé la *Mutatio Calamon*, qui était à 3 milles au N. de Sycaminon (*Khaïfa*). Au delà de *Koneighèh*, la route longe le versant oriental d'une petite chaîne de collines qui sépare la plaine de la mer. On franchit ensuite trois petits wadis; après le dernier, nommé wadi Adjal, on trouve à droite (1 h.) un chemin creux qui traverse les collines de l'E. à l'O. Ce chemin, appelé dans les historiens des Croisades *via Stricta*, *Districum* ou *Petra incisa*, est évidemment creusé de main d'homme sur une longueur de près d'un kilomètre et sur une largeur de 2 à 3 mètres; il a été fortifié par les Templiers. Son extrémité E. présente les vestiges d'une porte et les fondations de deux fortes tours. Ce passage aboutit à

Athlit (2 h. 50 min. du Carmel), l'antique *Magdiel* d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui prit au moyen âge le nom de *Castellum peregrinorum*. On ignore l'histoire de cette place forte avant le XIII^e siècle; elle paraît, selon Ritter, répondre à la cité sainte; il laisse à gauche (25 min.) les tombeaux des

Athlit occupe un promontoire rocheux, qui paraît avoir été originellement une île véritable, avec une petite baie du côté du S. Ce n'est plus qu'un pauvre village construit au milieu des ruines de la forteresse. On voit à l'E. les restes d'une épaisse muraille, dont la construction excite l'admiration; les beaux blocs réguliers de la base sont antiques, mais les parties supérieures ne remontent qu'aux croisades. Dans cette enceinte, on remarque les ruines d'une belle église à triple nef, dont les murs sont ornés de beaux arceaux gothiques et de figures d'animaux très-mutilées. L'intérieur de la péninsule n'est qu'un monceau de décombres. A l'O., c'est-à-dire près de la mer, sont les restes du *château des Templiers*, qui semble avoir été bâti sur les fondations d'une acropole antique; vers le N. sont quelques fragments de colonnes en granit de Syène; et, près de là, on voit une partie de la muraille avec un grand arc ogival renversé probablement par un tremblement de terre. On vient continuellement y prendre des matériaux pour les constructions des villes voisines. Au S. sont les vestiges de l'ancien port, de forme semi-circulaire. Il est complètement ensablé.

Au delà d'Athlit, le rivage présente un aspect de fertilité et quelques bouquets de palmiers. On voit (50 m.) sur une colline à gauche le village de *Sarfend*, où l'on trouve quelques tombeaux et citernes antiques. Plus loin (20 m.), se montre au sommet des rochers, à gauche, *Kefr el-Ham*, où l'on voit aussi quelques antiquités. La route longe à gauche le pied des col-

lines, où l'on remarque de vastes excavations de carrières, tandis qu'à droite s'étend une plaine fertile, avec des bois d'oliviers. On arrive (30 m.) à

Tantourah, l'antique **Dora**, fondée par les Phéniciens; son roi, allié de Jabin, fut battu par Josué (XII, 23), et son territoire donné à la tribu de Manassé, qui ne put jamais s'emparer de la ville, et se contenta d'un tribut. Sous Salomon, elle était administrée par Ben-Abinadab (I, Rois, IV, 2). En 217 avant J.-C., elle fut attaquée sans succès par Antiochus le Grand. Antiochus VII y assiégea l'usurpateur Tryphon. Prise par Alexandre Jannæus (103), elle recouvra son autonomie par le bienfait de Pompée (64). Au temps de Pline et de saint Jérôme, elle était déjà détruite.

Les ruines de **Dora**, situées à environ 300 mèt. au N.-O. de Tantourah, consistent en quelques substructions éparses entre le rivage et la colline, où l'on remarque aussi des carrières, des citernes et des tombeaux creusés dans le roc; près du rivage, et au N. du promontoire qui portait l'antique acropole, sont les restes d'un grand édifice bâti de blocs carrés, qui semble d'époque gréco-romaine, et qui paraît avoir servi d'entrepôt pour le débarquement; quelques fragments de colonnes annoncent aussi un ancien portique, un temple. Le sommet du promontoire porte une grande tour ruinée, qui se voit d'une grande distance, seul reste du château des croisés, bâti sur une ancienne acropole. Au S. du promontoire s'étend le port semi-circulaire, protégé à l'O. par quelques îlots rocheux. Le village moderne de Tantourah, situé au S., contient environ 140 familles arabes.

Au delà de Tantourah, on passe (40 m.) le lit presque desséché du *Nahr-Belka* ou *Nahr ed-Defzéh*, et plus loin (40 m.) le *Nahr ez-Zerka*, l'ancien *Crocodilon flumen* de Pline et de Strabon. L'existence de petits crocodiles, du genre appelé *temсах*,

est encore confirmée par les Arabes d'aujourd'hui, comme elle l'a été par les anciens et les auteurs des croisades. Ces animaux y auraient été apportés du Nil, dans la ville de *Crocodilon Polis*, dont on voit les ruines sur la rive sud du torrent. La ville n'existait déjà plus du temps de Pline.

Au delà du *Nahr ez-Zerka*, commence la grande plaine de Saron. Un aqueduc, dont la construction remonte sans doute à Hérode le Grand, et dont les arcs sont presque entièrement enfouis dans le sable, court sur un espace de 3 kilom. jusqu'à (40 m.)

Kaisaryéh, l'antique **Césarée** de Palestine.

Histoire. Cette ville n'était dans l'antiquité, jusqu'au temps de Strabon, qu'une localité sans importance nommée *la tour de Straton*. Hérode le Grand entreprit de créer un port sur la côte inhospitalière de la Palestine, et y fonda l'an 25 avant J.-C. une ville magnifique, qu'il nomma Césarée, en l'honneur de César-Auguste, son protecteur. Ce port reçut pour la même raison le nom de Sébasté. Josèphe a raconté (*Antiq.*, xv, 9) la magnificence que ce roi déploya pour orner sa nouvelle capitale et y attirer les étrangers. Il y bâtit un théâtre, un cirque, des égouts, des aqueducs, un temple dédié à César, un immense brise-lames pour protéger le port, de grands magasins montés et un grand quai de débarquement, servant aussi de promenade. C'est à Césarée que le roi Agrippa mourut subitement (44 après J.-C.). Les troubles qui éclatèrent dans cette ville entre les Juifs et les Syriens ou les Grecs qu'Hérode y avait attirés, déterminèrent de 57 à 65 plusieurs interventions des Romains; enfin le grand massacre de 20 000 Juifs par les Grecs souleva toute la Palestine, et commença la grande guerre qui devait amener la ruine de la nation juive. Vespasien était à Césarée, quand il apprit, l'an 69, la mort de Galba et

l'élection de Vitellius, qui indigna l'armée de Syrie et l'engagea à proclamer Vespasien. Après la prise de Jérusalem (70), Titus célébra à Césarée des fêtes magnifiques, où plus de 2500 Juifs furent sacrifiés dans les jeux du cirque. Césarée reçut de Vespasien le nom de *Colonia prima Flavia*, et de Titus l'immunité de son sol.

Césarée joua un grand rôle dans l'histoire des apôtres; c'est là que le centurion Corneille fut baptisé (Actes des apôtres, x) et que saint Paul fut supplié de ne pas se rendre à Jérusalem (Ibid., XXI, 8); c'est là qu'il fut ramené prisonnier et embarqué pour Rome (Ib. XXIII, 33; XXIV, 25; XXVI, 28; XXVII, 1, 2). La ville devint de bonne heure un évêché et fut en 195 le siège d'un concile. Elle donna asile à Origène, et Pamphile y souffrit le martyre. Eusèbe, l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* et de l'*Onomasticon*, que nous citons si souvent, y naquit et occupa le siège épiscopal de 315 à 338. Procope, l'historien de Justinien, était aussi de Césarée.

Abou Obeïda, lieutenant d'Omar, s'empara de la ville en 638. Sous la première croisade, l'émir qui y commandait offrit le tribut à Godfrey de Bouillon. Baudouin I^{er} s'en empara en 1102, après un siège meurtrier. Reprise par Saladin en 1187, rendue aux croisés en 1190, puis aux musulmans en 1219, elle fut relevée par saint Louis en 1251; ravagée par Bibars Bondoukdar en 1265, elle fut définitivement détruite par le khalife el-Achraf en 1291, et ne présente plus depuis cette époque jusqu'à nos jours qu'une enceinte de ruines complètement abandonnées où les Arabes viennent seulement chercher des matériaux qu'ils transportent par mer à Acre, à Beyrouth ou à Jaffa.

État actuel. — Les ruines de Césarée forment un grand parallélogramme de 600 pas de longueur, sur environ 400 de large. Les murailles rebâties par saint Louis

existent encore en partie, et, malgré les brèches nombreuses qui y ont été faites, présentent une enceinte complète; la partie supérieure seule s'est écroulée. Les fossés, larges de 12 mèt. et profonds de 6 à 7, sont revêtus de maçonnerie à l'intérieur. Les tours sont presque toutes ruinées; on en comptait 10 sur la face E., 4 au N. et au S., 3 seulement à l'O. Il y avait quatre portes; celle du S. est seule intacte. Du côté du S. une langue de terre rocheuse avance dans la mer et forme deux golfes: celui du N. était le port de la ville; celui du S. baignait les faubourgs. Ce promontoire formait une jetée naturelle qui fut agrandie par Hérode, au moyen de travaux considérables, mais ce port artificiel, élevé à si grands frais, était déjà détruit du temps des croisades. Le promontoire, dont le sommet portait autrefois la tour de Straton, présente encore des ruines massives du temps des croisés et de saint Louis. Ces murailles contiennent une quantité de fûts de colonnes de granit de Syène, placés transversalement à la fois comme moyen de consolidation et comme ornement. Le bras septentrional du port présente aussi, au point où il rejoint la terre, plusieurs chapiteaux du même granit. Les colonnes placées à l'entrée du port par Hérode, et le grand môle fortifié qu'il avait bâti dans la mer, ont disparu, ainsi que les voûtes qui servaient de magasins aux marins et le grand quai qui entourait le port.

L'intérieur de l'enceinte ne présente plus qu'un monceau de débris enfouis sous une végétation si épaisse qu'il est à peu près impossible d'y pénétrer, si ce n'est à la fin de l'été, quand les broussailles ont perdu leur feuillage. Il est impossible de reconnaître le plan d'aucun des édifices d'Hérode ou des croisés. On distingue cependant les restes d'une vaste basilique chrétienne, avec trois absides semi-circulaires et trois grands

arcs-boutants encore debout. Sous l'autel régnait une longue crypte dont les substructions paraissent remonter au temps d'Hérode : ce sont peut-être les fondations du temple d'Auguste, qui ont servi de base à l'église chrétienne, transformée plus tard en mosquée. Près de là on reconnaît aussi les restes d'une autre église plus petite. Le théâtre et l'amphithéâtre ne sont plus reconnaissables qu'à leur position au S. du port. La hauteur à laquelle s'adossait l'amphithéâtre porte les restes d'un château moyen âge (Guérin, ouvr. cité, p. 47-50).

De Kaisaryèh à Samarie et Naplouse, R. 141.

Au delà de Kaisaryèh on suit le rivage désert et désolé; on franchit (30 minutes) le *Nahr el-Akhdar*, qui se répand en marécages, mentionnés dans les historiens des Croisades sous le nom de *flumen mortuum*. Le rivage devient ensuite plus étroit et présente des falaises abruptes. Le chemin est sablonneux et pénible; il s'élargit un peu à l'embouchure du *Nahr Abou-Zabourah*, le *flumen Salsum* des croisés, appelé par Bohaeddin *Nahr el-Kassab* (fleuve du Roseau), et *Kanah* par le livre de Josué (xvii, 8).

Au delà de ce ruisseau, le rivage se resserre de plus en plus entre la mer et les rochers, et il vaut mieux monter sur la plaine de Saron, où l'on trouve des champs couverts de céréales. On atteint (50 min.)

Moukhalid ou plutôt **Oum-Khalid**, village formé d'un certain nombre de cabanes en terre, qui doit son nom à une sainte musulmane dont il possède le tombeau. La plaine est ensuite semée de monticules verdoyants, restes des forêts de chênes qui couvraient anciennement la plaine de Saron. On rencontre bientôt (1 h.) le *Nahr el-Falek*, autre fleuve marécageux qui nourrit des crocodiles, s'il faut en croire le nom arabe de *Mayet el-Temsah*. Les croisés le nom-

maient *Rochetaïlie*. C'est dans la grande plaine au S. de ce fleuve que Richard Cœur-de-Lion remporta, en 1191, sur Saladin, une grande victoire, où 100 000 chrétiens furent engagés contre 300 000 musulmans. Dans le même lieu, vers le hameau de Kakoun, à l'E., eut lieu, le 15 mars 1799, le combat où Bonaparte mit en fuite les hordes syriennes. Le chemin conduit ensuite (50 min.) aux ruines de

Arsouf, l'antique **Apollonia** mentionnée par Josèphe, Pline et Ptolémée, entre Césarée et Joppé, mais dont l'histoire est inconnue, bien qu'elle paraisse avoir été détruite par les Juifs et rebâtie par Gabinius, l'an 57 après J.-C. Au temps des croisades, elle est nommée *Assor*, ou *Assur*, ou *Arzuffum*. Godefroy de Bouillon ne put s'en emparer, mais Baudouin I^{er} l'emporta en 1102. Prise par Saladin, reprise par Richard Cœur-de-Lion en 1191, fortifiée par saint Louis en 1251, elle fut prise et rasée par Bibars Bondoukdar. Les ruines d'Arsouf occupent une hauteur près du rivage, où l'on voit quelques débris d'un château. Les restes des murailles et de la ville ont presque tous disparu sous les broussailles. La ville possédait deux petits ports.

Tout près d'Arsouf (6 min.) est le hameau de *el-Haram Ali-Ibn-Aleim*, bâti autour d'une mosquée élevée sur le tombeau d'un santon révéré.

A 2 h. environ à l'E. d'Arsouf et d'El-Haram, on pourra aller visiter l'emplacement d'**Antipatris**, bâtie par Hérode le Grand sur l'emplacement de l'antique *Caphar-Saba*, et où saint Paul fut conduit prisonnier (Actes des Apôtres, xxxiii, 31, Il n'y a plus aujourd'hui qu'un village 32). insignifiant qui a repris l'ancien nom de *Kepr-Saba*.

D'el-Haram on continue par la plaine jusqu'au (45 min.) pont du *Nahr el-Awdjèh*, un des principaux cours d'eau de la Palestine, qui prend sa source dans les monta-

gnes d'Éphraïm et se répand en marécages près de son embouchure. Il répond peut-être au Gaas de la Bible (II, Samuel, xxiii, 30). A partir du fleuve, la route traverse une plaine monotone jusqu'à (1 h. 45) Jaffa (V. R. 142).

ROUTE 141.

DU CARMEL A NAPLOUSE,

PAR CÉSARÉE, BAKAH ET ANEBTA.

(45 à 16 h. — On campera à Kaisaryèh ou à Bakah. — Une escorte est nécessaire dans la plaine de Saron et aux abords des montagnes de Samarie. Les tribus étant souvent en guerre les unes avec les autres, il faut quelquefois faire un détour par le territoire de quelque tribu neutre. On se fera renseigner à cet égard soit au Carmel, soit à Naplouse, chez le commandant turc, si l'on suit la route en sens inverse.)

Du Carmel à Kaisaryèh (6 h. 30. V. R. 140). — De Kaisaryèh on se dirige vers l'O. à travers la grande plaine de Saron, qui paraît n'avoir été jamais occupée que par des tribus nomades. Les Israélites descendaient de leurs montagnes pour y faire paître leurs troupeaux, tandis que les Phéniciens occupaient les villes de la côte (I, Chroniq., xxvii, 29; Isaïe, lxxv, 10). Sa beauté a été célébrée en maint endroit (Isaïe, xxxv, 2; Cant. de Salomon, ii, 1); comprise entre la base O. du Carmel et des montagnes de Samarie et d'Éphraïm, et la ligne de dunes qui court parallèlement à la côte, elle forme une vaste surface ondulante couverte de hautes herbes, et parsemée de monticules isolés surmontés de bouquets de chênes-verts qui lui donnent l'air d'un immense parc et présentent à chaque pas des aperçus pittoresques. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau descendus des montagnes, dont les principaux sont le *Nahr el-Akhdar*, le *Nahr el-Felék* et le *Nahr el-Awdjèh* (V. R. 140). Les Arabes qui cultivent cette plaine n'osent s'y aventurer pour labourer ou moissonner qu'armés jusqu'aux dents, et en plaçant à l'entour des cavaliers en vedette. La moindre troupe

cheminant dans la plaine les met en fuite (V. Porter, *Handbook*, p. 282). Tel est le pays qu'il faut traverser sans chemin fixe pour gagner (3 h. 45)

Bakah, gros village au pied des derniers contre-forts des montagnes, entouré de champs couverts de blé et d'orge, dont les habitants ont l'air sauvage et défiant. On se dirige alors vers le S.; franchissant un wadi et gravissant une hauteur, on passe (30 min.) entre les villages de *Zeita* à l'E., et de *Zit* à l'O.; ce dernier couronne une colline régulièrement coupée, qu'à son sommet aplanit artificiellement et à quelques débris antiques on peut reconnaître pour une ancienne forteresse dont le nom n'a pas été déterminé. On redescend ensuite dans le wadi Moussin, au fond duquel on aperçoit les villages d'*Atil* et de *Deir el-Ghousoun*, entourés de beaux oliviers. On s'élève alors sur les hauteurs, laissant à droite en plaine le village de *Kakoun*, près duquel Bonaparte, après un brillant combat, dispersa les hordes syriennes, le 15 mars 1799, alors qu'il marchait sur Saint-Jean-d'Acre, longeant le pied des montagnes jusqu'au wadi el-Mélh (V. p. 735). A (1 h.) *Kepr-Sil* on voit des ruines assez considérables, et l'on atteint (15 min.) *Chouweikèh*, gros village florissant, assez près de la plaine pour profiter de sa richesse et assez haut placé pour se défendre contre les Bédouins. On descend alors dans le wadi Ech-Cha'ir (la vallée de l'orge), en vue des grands villages de *Dennbèh* et de *Toul-Kéram*. On tourne à l'O. (15 min.) pour remonter la vallée. Son aspect est triste et monotone; l'on croirait difficilement, en voyant ces collines arides et déboisées, que l'on entre dans la vallée même de Sichem. On perd de vue la plaine de Saron pour atteindre (1 h. 25)

Anehta, grand et beau village construit au milieu des rochers, sur la rive droite du wadi, et entouré de cavernes et de grottes

taillées qui prouvent son antiquité. La vallée conserve encore son caractère de tristesse; on rencontre cependant quelques oliviers, quelques moulins, et çà et là un champ cultivé. Le long du torrent on trouve des vestiges de l'ancienne voie romaine qui allait de Sébasté à Césarée. On gagne ainsi (50 min.)

Ramin, beau village bâti dans une position élevée, d'où l'on découvre d'une part tout le wadi Cha'ir, et d'autre part tout le bassin de Samarie. Robinson a même distingué, avec une lunette, une partie de la colonnade de Sébastiyeh. — On peut de Ramin se rendre en 45 min. à Samarie et de Samarie à Naplouse (2h.40. — V. R. 132), ou bien continuer par le wadi Cha'ir, par le village de Dibbarieh, et rejoindre à (1 h. 40) Deir-Chérèf la route de Samarie à Naplouse, où l'on arrive en 1 h. 30 min. V. R. 138 p. 742).

ROUTE 142.

DE BEYROUT A JAFFA,

PAR MER.

40 lieues marines, ou 220 kil. Trajet en 16 h.)

Cette route est parcourue, pendant la nuit, pour la plus grande partie, par les paquebots des Messageries impériales. On ne pourra donc apercevoir la côte que le soir et le matin, pendant un certain nombre d'heures, selon les saisons. La côte a été décrite en détail (R. 132 et 140). Les points principaux qu'on peut apercevoir dans le trajet par mer sont, à partir du Ras Beyroul: la chaîne du Liban, Saïda et Sour, le Ras el-Abyad et le Ras el-Moucheirifèh, Saint-Jean-d'Acre, et surtout le cap et le couvent du Carmel, avec Khaïfa (V. R. 136). A partir de là, la côte s'abaisse, c'est une longue plage surmontée de dunes, au delà desquelles on aperçoit à l'horizon les montagnes peu élevées de la Judée. On ne voit aucune ville sur le rivage, à part les ruines d'Athlit, la tour de Tantourah et les ruines de Césarée. C'est un im-

mense désert jusqu'à Jaffa, dont on voit au loin briller les blanches coupoles et les maisons superposées en étages.

JAFFA.

Renseignements généraux. — Le débarquement, lorsque la mer est houleuse, présente quelques difficultés. Les paquebots étant forcés de s'arrêter à un mille au moins du rivage, ce sont de mauvaises barques arabes qui servent au transport des passagers et des bagages. Le soi-disant port de Jaffa est un étroit canal à demi ensablé qui a 12 à 15 mètr. de large; ses deux uniques entrées, au N. et à l'O., n'ont pas plus de 3 mètr. de large.

On loge au *Couvent des Franciscains*, situé sur le port, et d'où l'on jouit d'une belle vue, ou à l'*English Hotel*, tenu par un Allemand, M. Blattner (service passable); il y a encore un autre hôtel tenu par un Latin.

On trouvera facilement des chevaux et des *moukres* pour Jérusalem. Un cheval coûte de 7 à 8 fr.; mais pendant les fêtes de Pâques ce prix est doublé. On pourra s'adjointre un drogman pour 5 ou 6 fr., mais il n'est pas réellement nécessaire.

Paquebots à vapeur. — *Messageries impériales* tous les 15 jours pour Alexandrie et Marseille le vendredi; pour Beyroul, les échelles de Syrie, Rhodes et Smyrne le mercredi. — Le *Lloyd autrichien* ne touche à Jaffa qu'à des époques irrégulières.

Histoire. — Jaffa est nommé *Yafa* par les Arabes et *Joppé* par les Grecs. Son nom dans la Bible est *Yafo* (Jos., xix, 46). Son origine est si ancienne que Pline la fait remonter avant le déluge. C'est sur un rocher voisin de Joppé que la fable place la délivrance d'Andromède par Persée. Yafo était le seul port de la Palestine qui mit les Hébreux en communication avec la Méditerranée. C'est là que furent débarqués les fameux cèdres du Liban destinés au temple (II, Chroniq., II, 16). Le prophète Jonas s'embarqua de là pour Tarchich (Tarsous) (Jonas, I, 3).

Prise sur les Syriens par Judas

Macchabée, elle tomba ensuite au pouvoir des Romains, qui la brûlèrent. Elle ne tarda pas à être rebâtie par les Juifs, mais Vespasien la renversa de nouveau et la remplaça par une citadelle romaine. Sous Constantin, Jaffa devint le siège d'un évêque. Fortifiée par Bandouin I^{er}, elle fut reprise par Saladin en 1188. La ville moderne ne compte pas plus d'un siècle et demi d'existence. L'expédition française en Egypte lui a donné une triste célébrité. Le 6 mars 1799, elle fut prise d'assaut par l'armée française et livrée au pillage. Par une de ces cruelles nécessités que les rigueurs de la guerre excusent à peine, 4 000 soldats albanais prisonniers furent sacrifiés, on ne pouvait ni les laisser en arrière, ni les renvoyer en Egypte à travers le désert. Pour la première fois de sa vie, Bonaparte se montra cruel... l'armée exécuta cet ordre en frémissant (Thiers). En revanche, l'histoire enregistre avec bonheur le dévouement du chirurgien Desgenettes, et le peintre Gros a rendu populaire l'héroïque fermeté du général Bonaparte au milieu des pestiférés de Jaffa. En 1838, une partie de la ville a été renversée par un tremblement de terre.

Etat actuel. — Jaffa s'élève en amphithéâtre au-dessus de la mer, sur une colline sablonneuse, et présente de loin en ensemble pittoresque, grâce aux vergers et à la riche végétation qui la couvrent à l'O. Elle est entourée d'une enceinte fortifiée et défendue par quelques canons; l'intérieur de la ville est sombre et misérable. Sa population est de 5 000 âmes, et les chrétiens en forment le cinquième. Depuis quelques années, par suite de l'extension du service des *Messageries impériales*, le commerce y a pris un certain développement; les huiles, les grains et les fruits, parmi lesquels il faut citer les savoureuses oranges de Jaffa, sont les

principaux objets d'exportation. Quelques fûts de colonnes et de gros blocs encastrés dans l'enceinte moderne sont les seuls témoins de la haute antiquité de cette ville. Ses trois mosquées et les couvents des trois principaux rites n'offrent rien d'intéressant. C'est le couvent arménien qui servit d'hôpital à l'armée française.

Jaffa n'a qu'une seule porte, située au N.-E., toujours encombrée de chameliers et de marchands, qui y tiennent une espèce de marché extérieur au milieu duquel se dresse une fontaine en marbre blanc et rouge assez joliment sculptée. En suivant, vers l'E., une grande allée de cactus, on arrive (10 min.) à une esplanade plantée de sycomores, au milieu desquels s'élève une élégante fontaine moresque qu'on nomme dans le pays *Abou-Nabbout* (le père de la Massue). C'est le champ de foire et le rendez-vous de tous les oisifs de la ville. De charmants jardins s'étendent aux environs.

De Jaffa à Ascalon, R. 149; — à Césarée et au Carmel, R. 141; — à Jérusalem, par Lydda et Ramleh, R. 143; par Bethoron, R. 150.

ROUTE 143.

DE JAFFA A JÉRUSALEM,

PAR RAMLEH ET LYDDA.

(12 h. par la route directe; un bon cheval peut facilement la franchir en 9 à 10 h.; ordinairement, on partage le trajet en deux étapes; le soir même du débarquement, on part de Jaffa vers 5 h. pour aller coucher à Ramleh, et le lendemain de grand matin, on continue pour arriver à Jérusalem vers midi.)

En sortant de Jaffa, on repasse par la fontaine d'Abou-Nabbout (V. ci-dessus); puis, se dirigeant à l'E.-S.-E., on franchit une dune peu élevée et une plaine sablonneuse pour gagner (50 min.) le village de

Yasour, bâti sur une petite éminence surmontée d'une chapelle, auprès de laquelle est une fontaine (*sebil*) qui porte le nom de *Ain-Dalab* (source du Platane). On

perd de vue Jaffa. Plus loin (30 min.) une avenue d'oliviers indique l'emplacement d'une ferme fondée par l'ordre de Colbert. Bonaparte campa sous ces arbres pendant son expédition. A 1 kil. sur la gauche, sur une hauteur assez bien boisée, est le village de

Beit-Dedjan, dont le nom rappelle le **Beth-Dagon**, la maison du dieu Dagon, célèbre dans les guerres contre les Philistins. La plaine de Saron, qui l'entoure, serait d'une merveilleuse fertilité si les bras ne faisaient défaut à la culture.

De Beit-Dedjan, on se rend directement en 1 h. 30 à Ramlèh, passant à moitié chemin près d'une fontaine presque toujours tarie qu'un aqueduc met en communication avec un pauvre village nommé *Sarfend*, bâti, dit la légende, sur la ville de Goliath. C'est sans doute le *Sarifza*, qui fut brûlé en 756 de J.-C., par les musulmans. On prendra au contraire la route à gauche si l'on veut visiter (1 h. 45)

Lydda ou **Diospolis**, qui aujourd'hui a presque repris son nom primitif sous la forme *Loudd*. Il est question de cette ville dans l'Écriture, comme une des possessions des Benjaminites (I, Chroniq., VIII, 12). Elle fut donnée à Jonathan Macchabée par Démétrius Soter. Josèphe nous apprend que Cassius, gouverneur romain de la Judée, réduisit ses habitants en esclavage; plus tard elle fut rebâtie sous le nom de Diospolis. Au IV^e siècle, elle fut érigée en évêché dépendant de Jérusalem, et les Croisés le rétablirent sous le nom de saint-Georges, qui, dit-on, y était né et avait été enterré en ce lieu. C'est à Lydda que le Nouveau Testament place la guérison du paralytique par saint Pierre (Actes des Apôtres, ix, 32, 39).

Le misérable village actuel présente, comme le remarque Volney, l'aspect d'un lieu où l'ennemi et le feu viennent de passer. On y

voit encore, près du village, les ruines de l'église de *Saint-Georges*, bâtie au milieu du XII^e siècle et renversée par Saladin. Une partie des murailles et de l'abside orientale subsiste encore, avec de beaux pilastres et des chapiteaux de marbre. Du côté S. on remarque un grand arc ogival, soutenu par de grandes colonnes engagées à chapiteaux corinthiens.

On revient vers le S.-O. à travers la belle plaine de Saron, couverte en cet endroit de jardins et de vergers entre lesquels la route forme une avenue, et, après avoir passé devant une citerne attribuée à Constantin, et qui, d'après les croyances locales, a la propriété de guérir la fièvre, on arrive à (45 min.—3 h. de Jaffa)

Ramlèh (le sable), dénomination qui est parfaitement justifiée par la nature du terrain. Quelques écrivains des deux derniers siècles ont essayé d'identifier Ramlèh avec Ramat ou Ramathaïm-Tzophim, du livre de Samuël; mais il est reconnu que la résidence habituelle de Samuël était du côté de Bethléem Eusèbe et saint Jérôme la désignent comme l'ancienne Arimathie; cependant cette opinion, ainsi que la tradition qui place en ce lieu la maison de Nicodème, doit être accueillie avec réserve. L'origine de Ramlèh est musulmane. Le géographe arabe Abou'l-Féda affirme que cette ville fut fondée en 716 de J.-C. par le khalife omniade Suleïman, fils d'Abd-el-Mélik. Le moine Bernard, qui visita la Palestine en 870, est le premier voyageur qui ait fait mention de Ramlèh. Au XII^e siècle, son importance commerciale est attestée par deux voyageurs musulmans, El-Edriçî et Ibn-Batoutah. Prise par les Croisés en 1099, cette ville tomba entre les mains de Saladin en 1187, et devint ensuite le quartier général de Richard Cœur-de-Lion. Elle resta au pouvoir des chrétiens jusqu'en 1266, où la conquête du sultan Bibars la rendit à la domination musulmane.

Aujourd'hui c'est une petite ville habitée par 2 000 musulmans et 1 000 chrétiens, presque tous du rite grec; elle a conservé quelque importance par le commerce du coton filé et des savons. Le *Couvent latin*, où les voyageurs logent ordinairement, est vaste et bien distribué. Fondé en 1240 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, il fut restauré par les libéralités de Louis XIV. On y montre la chambre où coucha Bonaparte, avant d'aller assiéger Saint-Jean-d'Acre. La principale mosquée, où les chrétiens ne peuvent pénétrer, est nommée *Mesjid el-Abiad*, « la mosquée Blanche »; c'est une fort belle église bâtie au XII^e siècle par les Croisés.

A 18 min. de la ville, sur la route de Jaffa, on visitera de curieuses ruines qui ont été à tort nommées *église des Templiers* et *citerne de Sainte-Hélène*. La tour qui s'élève à côté de ces arceaux et de ces voûtes ruinées ne mérite pas mieux son nom de *Tour des quarante martyrs*. L'ensemble de la construction, les moulures qui encadrent les fenêtres supérieures, le style de la porte principale, et plus que tout cela, une inscription arabe qui porte la date de 710-1310 de J.-C., attestent assez son origine. L'historien arabe de la Palestine nous apprend aussi que cette tour fut bâtie par le sultan égyptien Mohammed, fils de Kalaoun, et restaurée en 1318. Elle a environ 16 m. de haut, et de la plate-forme on jouit d'un remarquable panorama.

Après Ramlèh, le voyageur reprendra sa marche à travers la plaine, coupée par deux ou trois ruisseaux qui y répandent un peu de fertilité. On laisse sur la droite un hameau nommé *Berrièh*, et sur la pente d'une colline, *Kébab*, autre village habité par une population misérable. On aperçoit de loin, à droite, les ruines d'un village arabe appelé *Emmoas*, que son nom et les données topographiques d'Eusèbe et du pé-

lerin de Bordeaux permettent d'identifier avec l'ancien Emmaüs, célèbre par la victoire de Judas Macchabée sur les Syriens (I, Macch., iv). On l'a confondu à tort avec un autre bourg d'Emmaüs, à 60 stades (11 kil.) de Jérusalem, où Jésus se montra à deux disciples après sa résurrection.

Latroun (3 h.) est un village abandonné qui n'a d'autre importance que celle des souvenirs. Il paraît tirer son nom de *vicus Latrounum*, *bourg des Voleurs*, et une vieille légende y rattache le souvenir du bon larron qui se convertit sur la croix. On voit sur un tertre, à gauche de la route, les ruines d'un château-fort, sans doute le *Castellum Emmaüs* des croisés, et qui devait commander l'entrée de la vallée. Robinson pense que cette colline est l'ancien **Modéin**, résidence et tombeau des Macchabées (I, Macch. II; XIII, 25, 29, XVI, 45).

On s'engage dans la vallée encore assez large qui aboutit au pied des premières montagnes de la Judée. A 30 m. est une fontaine d'eau potable, nommée dans le pays *puits de Job*; près de là sont les ruines d'un vieux couvent.

Aux abords de la montagne, le chemin raboteux et étroit conduit par une pente rapide à l'agreste vallée nommée Wadi-Aly. Ce sombre ravin avait autrefois une mauvaise réputation qu'il ne mérite plus. On y remarque au contraire quelques enclos assez bien cultivés. *Saris*, situé au sommet de ce ravin, est un chétif village entouré de palmiers: à cent pas de la route, à droite, jaillit une source d'excellente eau. On continue à graver un sentier difficile au bout duquel, sur le flanc de la montagne à droite, est (3 h.) le village de

Abou Goch, ainsi nommé du nom d'un chef de villageois maraudeurs qui répandait la terreur aux alentours, il y a une vingtaine d'années. Son véritable nom est *Kariet el-'Enab*, le village aux raisins. C'est,

dit-on, l'ancien Kiryat-Jearim ou Kiryat-Baala, où l'archefut déposée pendant 20 ans. Il domine une vallée fertile, couverte de figuiers et d'oliviers. A l'entrée du village, près d'une fontaine, est l'église gothique dite de Saint-Jérémie, convertie aujourd'hui en écurie, mais bien conservée. Elle se compose de 3 nefs égales, terminées par 3 absides, mais sans transept ni coupole. Les arcades qui séparent les nefs sont soutenues par des piliers massifs et sans ornement. Les fenêtres ont une physionomie toute romane, les murs portent encore de nombreuses traces de peintures à fresque. Une petite porte pratiquée dans le mur méridional ouvre sur une voûte qui mène à une église souterraine dont les dispositions générales sont celles de l'église supérieure. L'édifice entier remonte aux croisades.

La route descend à mi-côte pendant 2 kil.; on a en face de soi, à l'E., un pic assez élevé qui porte encore le nom de *Kostoul*, corruption du mot *castellum*. Il doit ce nom au château fort que Vespasien y bâtit pour y loger une garnison romaine. Les quelques ruines qu'on y remarque paraissent appartenir à l'église de Saint-Cléophas, bâtie au IV^e siècle. Certains auteurs placent sur cercher l'**Emmaüs** désigné par saint Luc (xxiv, 13).

On s'engage dans un ravin difficile qui court de l'O. à l'E., et vers le milieu duquel s'élève à gauche (30 m.) le misérable hameau dont le nom actuel, *Kolonièh*, rappelle la colonie romaine qui fut fondée en cet endroit par Adrien. Près de là, des ruines sans nom occupent une étendue assez considérable. Les deux coteaux qui dominent cette étroite vallée sont couverts de vergers et de vignes qui leur donnent un aspect riant. On s'engage dans une seconde vallée plus aride pendant 45 min., on gravit un plateau pierreux et l'on aperçoit d'abord la blanche mosquée qui couronne le mont des Oliviers

et enfin les deux dômes et les minarets de Jérusalem. On entre bientôt dans la ville (15 m.) par la porte de Jaffa.

JÉRUSALEM.

I. Renseignements généraux.

Hôtels. Couvents. — Jérusalem possède maintenant trois hôtels passables : *hôtel Siméon*, près de l'église anglaise, sur le mont Sion, tenu par un ancien drogman, 55 piastres (12 fr.) par jour. Les vins, liqueurs, etc., se payent en extra. La cuisine est bonne. — *Méditerranéan hotel* ou *hôtel Cristiano*, tenu par Christian Hauser, dans la rue Chrétienne, devant les réservoirs d'Ezéchias (ce qui rend les chambres humides). De ses terrasses on a une belle vue sur la ville, les coupes du Saint-Sépulcre, les mosquées d'Omar et El-Aksa, et sur le mont des Oliviers. Prix : 60 piastres (13 fr.) par jour, sans les extras, qui se montent très-haut. — *English hotel*, auparavant *Melita hôtel*, tenu par Antonio Zamit, dans la via Dolorosa, même prix que le précédent. On peut citer encore une *pension* (Boarding-house), tenue par Max Ungar, près de l'église du Saint-Sépulcre ; prix : 30 piastres (8 fr. 50) par jour, 50 piastres pendant la semaine sainte. On voit que tous ces hôtels sont d'origine anglaise : ils laissent encore à désirer sous le rapport du confortable, et M. Porter (*Handbook*, p. 77) reproche à leurs propriétaires les impôts indirects qu'ils prélèvent sur leurs hôtes à toute occasion, de connivence avec les drogman, moulkres, marchands, etc. Toutefois, on y est plus libre que dans les couvents, où on logeait exclusivement autrefois. La *Casa nuova*, dépendance du couvent latin, accorde un mois d'hospitalité à l'orientale (Voy., p. 606, nos remarques sur l'hospitalité des couvents); le *couvent grec* reçoit aussi ses coreligionnaires, et un *hospice* pour les voyageurs pauvres est annexé à l'hôpital prussien. Enfin, pendant la semaine sainte, lorsque tout est encombré de visiteurs et de pèlerins, on est souvent obligé de camper hors de la ville. On n'y perd pas grand'chose, car le service des hôtels est alors très-mauvais.

Consulat. Poste. — Le consulat de France, auquel tout Français doit faire sa visite et présenter son passe-port en arrivant, est situé dans le quartier chrétien, près de la via Dolorosa. — L'*Agence des Messageries impériales françaises* est située près de la porte de Jaffa et reconnaissable à son enseigne; les lettres d'Europe y arrivent par Alexandrie et Jaffa tous les quinze jours, le jeudi, le douzième jour après leur départ de Marseille. Le même jour sont expédiées à Jaffa les lettres à destination d'Europe. Pour Smyrne ou Constantinople, il faut écrire le mardi. Il y a une *poste turque* pour Beyrouth tous les mercredis, et arrivant de Beyrouth tous les dimanches. L'agence du *Lloyd autrichien* est en face de la rue qui conduit à l'Ecce-Homo.

Drogmans. Cheikhs. Escortes. — On trouvera facilement, dans les hôtels, des drogman pour parcourir la ville, mais un drogman pour le voyage de la Palestine ou de l'Arabie ne devra être pris que sur la recommandation du consulat; celle des maîtres d'hôtels est trop intéressée pour qu'on puisse s'y fier. La même précaution doit être prise, quand on veut traiter avec les cheikhs pour le voyage de la mer Morte, de Pétra ou du Sinaï. Pour l'excursion à Jéricho et à Mar-Saba, le gouverneur accorde, depuis ces dernières années, une escorte de quelques cavaliers, moyennant un baghchich d'environ 100 piastres.

Changeurs, Marchands, etc. — Les principaux sont dans la rue Chrétienne, qui remonte vers l'église du Saint-Sépulcre. Tous doivent inspirer une extrême défiance.

Société littéraire. — On peut y être présenté par une recommandation de son consul. Elle possède une bibliothèque, ressource précieuse dans une ville privée de toute espèce de distractions.

Fermeture des portes. — Il est bon d'être prévenu que toutes les portes de Jérusalem sont rigoureusement fermées au coucher du soleil, et que le promeneur attardé hors de la ville coucherait à la belle étoile. La porte de Jaffa reste ouverte une demi-heure de plus, mais plus

tard, elle ne s'ouvre que sur un ordre du pacha, et moyennant baghchich.

II. Histoire.

Le silence des historiens sacrés sur l'origine et le nom primitif de Jérusalem a ouvert un champ sans limites aux conjectures des érudits. S'il n'est pas démontré qu'on puisse identifier la capitale de la Judée avec *Salem*, résidence de Melchisedech, il est cependant hors de doute qu'avant David elle porta le nom de *Yebous* à cause des Jébusites, descendants de Chanaan, qui occupaient à cette époque le mont Sion où s'éleva plus tard la *ville supérieure*. Elle paraît aussi avoir reçu, dès une haute antiquité, l'épithète de *Kadischta* ou la sainte, dont on retrouve le souvenir dans le nom de *Kouds* que lui donnent aujourd'hui les musulmans, et, si l'on accepte cette hypothèse, c'est à Jérusalem même qu'il faut appliquer le passage d'Hérodote (liv. II, chap. cxxxix) où il est fait mention de la conquête de *Cadytis*, grande ville de Syrie, par le roi d'Égypte Nécho. Quant au nom même de Jérusalem (héritage de la paix), il est difficile de dire à quelle époque il fut substitué aux appellations plus anciennes de cette ville. Ce ne fut que dans la septième année du règne de David (vers 1049 av. J.-C.) que ce roi, après avoir entièrement expulsé les Jébusites, se rendit maître de toute la ville et l'entoura d'une enceinte fortifiée. Sous le règne de Salomon son fils, Jérusalem atteignit l'apogée de sa grandeur. La construction du temple et d'autres édifices magnifiques, les rapports commerciaux étendus par ce point jusque dans l'Inde et l'Afrique, d'autres causes encore firent de cette ville le centre de la civilisation dans l'Asie occidentale. Mais cette prospérité fut de courte durée. Épuisée par les folles dilapidations de Jéroboam, Jérusalem eut à subir pendant trois siècles les invasions successives des Égyptiens, des